

Gabriel Honoré Gueirouard

Créateur et bâtisseur de la station balnéaire Fort-de-l'Eau
Baie d'Alger – Fin du XIX^{ème} siècle



Né le 26 octobre 1852 à Oran – Mort le 18 septembre 1911 à Alger.

*Fils de **Joseph Grégoire Gueirouard**, maçon
et de **Rose Henriette Girard**, couturière*

*Reconnu et légitimé par le mariage de ses parents
le 3 septembre 1863 à Alger (acte n°213).*

Personnage puissant, travailleur, ambitieux, audacieux, autoritaire, éloquent, visionnaire, et controversé de son temps.

Simple maçon, il devient entrepreneur, édifie dans Alger plus de 30 immeubles dont certains continueront longtemps d'être appelés « Maison Gueirouard », comme ceux du n°25, rue Dumont-d'Urville, de l'angle Baudin-rampe Tafourah, de la rue Portalis, ou du n°3, rue Maréchal Soult.

Analphabète, il consacre ses nuits à étudier, obtient d'enseignants en vue comme **Émile Alaux** qu'ils soient ses professeurs et passe son baccalauréat, sa licence en droit, puis s'inscrit comme avocat au barreau d'Alger, et devient aussi architecte.

Il se lance en politique et il est élu député puis conseiller général de Dellys. Avec l'appui de son ami, le journaliste **Ernest Mallebay**, éditeur de « La Revue Algérienne », puis de l'hebdomadaire satirique « Le Turco » qui défend son projet, il entreprend en 1896 de transformer Fort-de-l'Eau, alors simple petit village de maraîchers mahonnais, en « Station Balnéaire » : il construit à ses frais le Grand Hôtel, le Casino, le jardin public, le boulevard du bord de mer (*devenu « docteur Cournier »*) et une soixantaine de villas « à bon marché » le long de deux avenues (*devenues « Mallebay » et « Gueirouard »*) qui lui sont parallèles.

Sa grande œuvre ne rencontrant pas le succès escompté, il se retrouve quasi-ruiné. Mais il rebondit en se remettant à construire des maisons. Vers 1905, sous de nouvelles impulsions, Fort-de-l'Eau station balnéaire prend son essor.

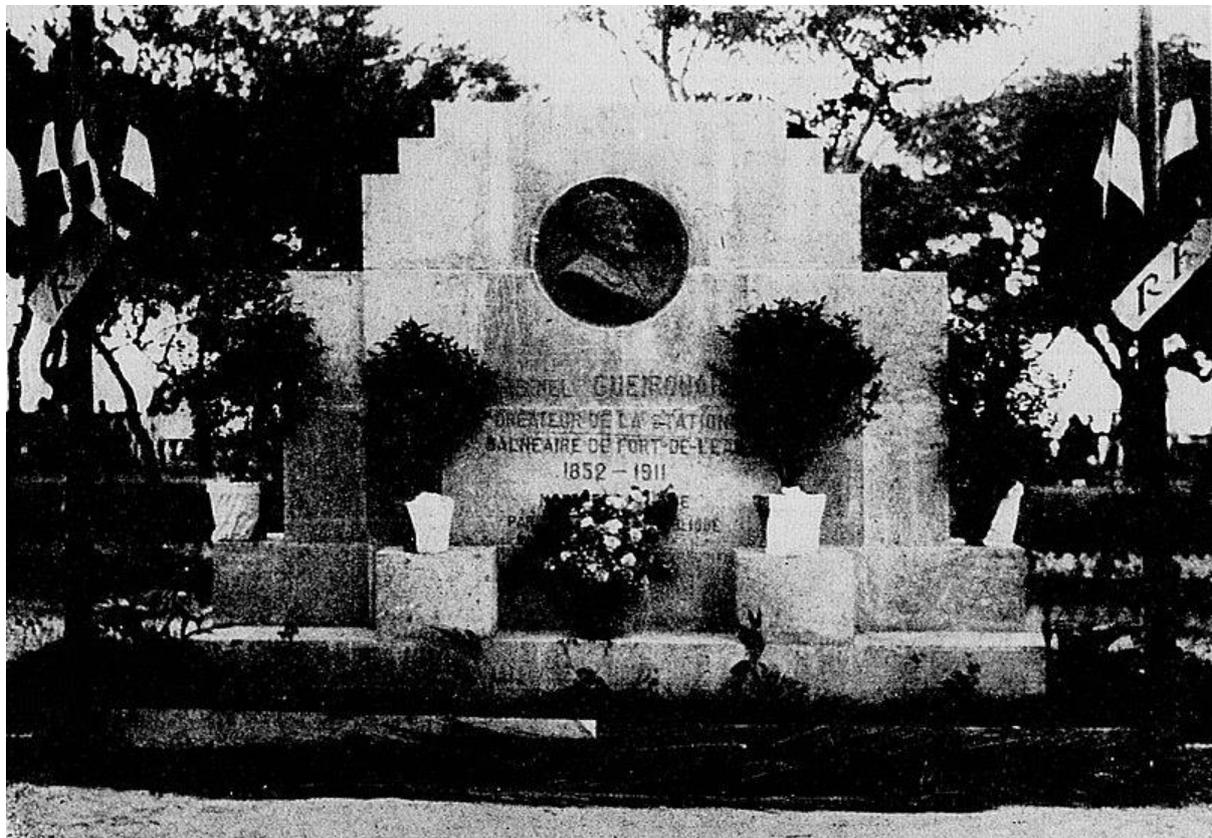
Gabriel Honoré Gueirouard s'est marié le 18 décembre 1877 à Alger, avec **Marie Elisabeth Brill**, couturière, née le 27 mai 1850 à Birkadem. Ils habitèrent au n°75, rue Rovigo (en 1880), puis au n°50, rue de Constantine. Ils adoptèrent le 12 novembre 1907 (*acte 187 enregistré le 21 février 1908 à Alger*) **Élise Andrée** (*née de parents inconnus à Marseille le 9 septembre 1886*), déjà épouse de **Gustave Alphonse Lérin** (*remarié en 1915 avec Ines Yacoute CHUCADA*). Elle eut deux fils ; Gabriel et Émile.

(Voir informations généalogiques complémentaires en bas de cette page)

Gabriel Gueirouard a été maire de « Fort-de-l'Eau » de 1908 jusqu'à sa mort en 1911 ; il allait avoir 59 ans.

En 1929, **Ernest Mallebay** écrit dans « **L'ÉCHO d'ALGER** » une série d'articles « *Figures d'ici et d'ailleurs* » dans lesquels (14, 20 et 21 septembre) il raconta l'incroyable vie de son ami.

Un monument, inauguré le 24 mai 1931, dédié à ce grand bâtisseur, fut érigé à Fort-de-l'Eau en 1930 grâce à une souscription populaire.



L'ÉCHO D'ALGER

14, 20 et 21 septembre 1929

FIGURES D'ICI ET D'AILLEURS

GABRIEL GUEIROUARD

par Ernest MALLEBAY.

J'ouvre ici une parenthèse pour dire que c'est moi qui révélai Fort-de-l'Eau à Gueirouard. Sur mon conseil pressant, et mon affirmation qu'il y verrait quelque chose d'intéressant, Gueirouard se rendit un jour dans ce petit centre qu'il ignorait totalement, comme la plupart des Algérois.

Il y passa la journée et s'en éprit à loisir ; il étudia la plage, admira la blanche Alger en face de lui et eut bien vite l'intuition de ce qu'on y pourrait faire avec de l'ingéniosité et beaucoup d'argent. Quand le soir, il revint à Alger, le grand entrepreneur qui se savait largement pourvu des deux, avait dressé dans son esprit, le plan de l'œuvre à y édifier et qu'il voulait absolument grandiose. La nature avait beaucoup fait pour Fort-de-l'Eau, il ajouterait magnifiquement à tout ce que ce coin privilégié a reçu d'elle.

Cette œuvre, il l'a réalisée ainsi que chacun le sait, car le nom de Gueirouard, n'est pas encore complètement oublié bien que celui qui le porta, ait disparu depuis une quinzaine d'années ; mais ce qu'on ignore généralement, c'est que malgré tout ce qu'il dépensa de travail et d'énergie pour créer de toutes pièces, la station de Fort-de-l'Eau, et ainsi qu'il arrive pour tant d'inventeurs, on ne lui en sut aucun gré tant qu'il vécut.

On commence à l'apprécier aujourd'hui.

La municipalité actuelle de ce joli village, moins ingrate que celles qui l'ont précédée, se rendant mieux compte de ce qu'il y a accompli, constatant au surplus la vogue grandissante du casino, du grand hôtel, du pimpant village qui les entoure, tout cela créé par Gueirouard avec ses propres moyens, sans aucune aide officielle, la municipalité, dis-je, a eu une pensée de reconnaissance pour l'artisan de cette œuvre superbe.

La genèse de cette réalisation qui embellit la commune en l'enrichissant depuis sa conception jusqu'à son complet achèvement, provoque, chez tous ceux qui la connaissent, autant d'admiration que de commisération respectueuse pour son créateur.

Sur l'initiative d'un ancien conseiller municipal, M. Charron, elle a ouvert une souscription pour lui élever un monument dans le square, créé par lui en même temps que le casino. Puissent beaucoup d'Algérois, l'honorer

d'une souscription petite ou grosse ; ce sera un hommage à la mémoire de cet homme, grand dans la prospérité et encore plus grand dans l'épreuve et qui fut aussi un bon serviteur de l'Algérie.

J'ai beaucoup connu Gueirouard ; nos relations qui, à un moment donné furent intimes, eurent sur l'orientation de sa destinée, une influence décisive.

Pauvre Gueirouard ! Je me demande parfois, avec un serrement de cœur, si je ne fus pas son mauvais génie. Débordant d'activité, taillé comme un lutteur, il serait peut-être encore vivant si je ne m'étais malencontreusement trouvé sur sa route.

C'est moi, en effet, qui fus, non pas, le créateur, mais le lanceur de la station estivale de Fort-de-l'Eau et en quelque sorte, son père spirituel. Conquis par mon enthousiasme et bientôt emballé comme je l'étais moi-même, il s'attela à sa réalisation, avec la fougue qu'il apportait, dans toutes ses entreprises ; fougue raisonnée pourtant, car ce réalisateur était aussi un calculateur ; mais du jour où il s'attela à sa réalisation, ce fut comme s'il avait mis sur sa chair nue, la tunique empoisonnée de Nessus.

J'étais depuis longtemps persuadé de l'agrément incomparable et surtout de l'utilité pour Alger, d'une station balnéaire dans son-voisinage. Convaincu qu'on ne pourrait trouver un endroit mieux choisi que ce point du littoral, en face de la blanche cité, j'allai- trouver le grand entrepreneur dont l'esprit d'initiative m'était connu et lui présentai le docteur Cournier, maire de Fort-de-l'Eau.

Cournier ayant lu un article que je venais de consacrer dans la « Revue algérienne » à cette question, était venu chez moi et m'ayant documenté, n'eut aucune peine à me conquérir. Je lui promis mon concours le plus absolu et il fut convenu que nous irions ensemble voir Gueirouard.

Nous y allâmes, Gueirouard nous reçut très bien, nous écouta attentivement et parut favorablement impressionné. Après réflexion il formula quelques objections, nous pria de préciser certains points et promit d'étudier l'affaire.

Il faut dire que M. Cournier lui avait fait entrevoir les très appréciables avantages que pouvait lui offrir la commune et dont lui, maire, garantissait la ratification par le conseil municipal ; le grand entrepreneur avait mis fin à l'entrevue par cette parole : -

— Marchez, je vous suivrai.

Il nous suivit, en effet, et d'une telle allure, qu'il n'allait pas tarder à nous dépasser.

Avec le sens aigu des réalités qui était en lui et qu'avait constamment récompensé une réussite complète dans ses entreprises, Gueirouard s'était dit que non seulement l'affaire ne l'exposerait à aucun risque, mais qu'il pouvait raisonnablement en espérer un bénéfice considérable, sans compter le retentissement qu'elle allait, avoir, et une mise en vedette de sa personnalité ; cette dernière raison était de poids, car le grand entrepreneur commençait à nourrir des ambitions électorales.

C'était somme toute, une affaire excellente et pour lui et pour la commune qui ne donnait rien que des terrains inutilisés et de minime valeur et qui, en échange, allait obtenir un vrai joyau.

Si cependant cette affaire qui offrait des perspectives magnifiques, tourna pour Gueirouard d'une façon désastreuse, si peut-être elle abrégéa sa vie par les mécomptes qu'elle lui valut, ce fut uniquement par sa faute, comme on le verra plus loin et c'est ce qui atténue les remords que j'aurais pu conserver à son égard.

Avec des qualités qui lui avaient permis d'émerger de la foule et de devenir un homme de premier plan, Gueirouard possédait malheureusement quelques défauts qui, n'étaient que l'exagération de ses qualités ; ainsi, il avait en lui-même une confiance absolue, imperturbable. Elle était après tout explicable et en quelque sorte, légitime, puisque jusqu'ici, il avait toujours réussi dans ses entreprises. Il était également pénétré de la conviction qu'avec de la volonté, un débrouillard peut venir à bout de toutes les difficultés.

Hélas non ! Il en existe des difficultés — Gueirouard devait en faire la cruelle expérience à ses dépens — qui sont plus fortes que toutes les énergies.

Dédaignant les conseils aussi judicieux que désintéressés que lui donnaient des amis éclairés, il oublia que l'obstination mal appliquée n'est que de l'entêtement, c'est-à-dire la dangereuse parodie de la persévérance.

Ce fut le cas lorsque ayant imprudemment épuisé ses ressources, il crut que d'un simple geste, il pourrait en trouver de nouvelles ; mais si l'on jette avec empressement une corde à un homme qui va se noyer, on la retirerait plutôt à celui qui est guetté par la ruine. Alors qu'il lui fallait encore un peu d'argent pour mettre les établissements de Fort-de-l'Eau en état d'être exploités, Gueirouard usa ses ongles jusqu'au sang pour essayer d'ouvrir les grandes armoires d'acier des banques ; elles restèrent obstinément fermées. Seules s'ouvrirent, celles des coffres-forts des usuriers ; mais à quelles conditions. L'histoire de Shylock, exigeant une livre de chair pour une livre d'or, n'est pas une simple fiction. Dans son œuvre géniale, la « Comédie humaine » ; Balzac n'a rien écrit de plus pathétique que la vie de

ces deux hommes : l'entrepreneur Gueirouard et le colon Debonno. Les circonstances m'ont permis de les connaître intimement tous les deux ; ce m'est une joie et une fierté de leur rendre ici, à eux et à quelques autres grands Algériens trop méconnus, l'hommage qu'ils méritent

Puissé-je faire partager à mes lecteurs, l'estime et l'admiration que j'eus pour eux.

LA MERVEILLEUSE MÉTAMORPHOSE

Gueirouard était d'une modeste origine dont il : ne rougit jamais et dont il s'enorgueillit plus d'une fois. Fils d'artisans qui vivaient, parcimonieusement, au jour le jour et ne purent l'envoyer à l'école, il se vit adolescent, ne sachant ni lire, ni écrire, obligé de travailler pour alléger leurs charges. C'était un enfant robuste, docile et profondément raisonnable ; on le mit petit aide dans un chantier de construction.

Devenu plus fort, il remplit l'emploi de manœuvre et on le vit monter l'échelle des échafaudages des maisons, pour porter aux maçons, la gamatte pleine de mortier.

De manœuvre, il fut promu maçon et s'affirma bientôt maçon excellent, car il s'appliquait à tout ce qu'il faisait. Sobre et économe, il réalisa quelques économies dont il avait réglé l'emploi très longtemps avant de les posséder. Quelle joie pour lui, quand avec un petit capital patiemment amassé, il put devenir tâcheron, et enfin, participer pour son compte, à quelques modestes entreprises.

Intelligent et débrouillard comme le sont les enfants d'Alger, élevés à la dure ; ayant du flair et de l'audace, se créant par son caractère cordial des relations qu'il savait conserver, il gagna de l'argent là où d'autres moins avisés en auraient perdu et bientôt il put étendre le cercle et l'importance de ses opérations.

Vers la trentième année, il était devenu un entrepreneur cossu et hautement coté sur la place et il pouvait montrer, avec orgueil, la première maison importante, construite par lui.

Mais à mesure qu'il relevait dans la hiérarchie sociale, une souffrance secrète s'avivait en lui. Il se sentait de plus en plus gêné par son ignorance demeurée quasi complète.

Ce qu'apprennent la réflexion, le choc des intérêts, le commerce des hommes, la nécessité de se les concilier ou de se défendre d'eux, la science de la vie, en un mot, tout cela il l'avait acquis par ses propres moyens : mais ce qu'il y a dans les manuels scolaires, il continuait à

l'ignorer et cette ignorance lui pesait chaque jour davantage ; il en avait une honte secrète, de plus en plus poignante.

Il se rappelait l'éclat de rire homérique qui avait secoué toute une salle un soir où, avec quelques jeunes gens de son âge, jouant « Le Bossu » sur une scène d'amateurs de Bab-el-Oued, il s'était écrié d'une voix tonnante ;

— Si tu ne vas pas à Lagardère, Lagardère ira-t-à toi.

Combien de fois cette phrase malencontreuse devait retentir railleusement à ses oreilles, lui plantant au plus sensible de sa chair, une flèche acérée, en même temps qu'elle amenait le rire sur les lèvres de ses auditeurs, Heureusement qu'il avait du courage et des poings solides ; plus d'une fois, il la fit entrer dans la gorge des mauvais plaidants.

Or un jour, naquit dans son esprit, une idée quasi extravagante et à laquelle il s'accrocha cependant, avec une énergie farouche.

cette instruction qu'il n'avait pas et dont la privation l'exposait chaque jour à des humiliations d'autant plus pénibles, qu'il s'éloignait davantage du milieu populaire où il avait été élevé, pour pénétrer dans celui de la riche bourgeoisie, dont sa fortune lui avait ouvert les portes, il résolut de l'acquérir coûte que coûte, toujours féru de cette conviction qu'avec de la volonté et de l'argent, il n'est rien d'impossible et qu'on peut acquérir tout ce qu'on veut, il se mit résolument à l'œuvre.

Le lendemain du jour où il avait pris cette décision, après l'avoir pesée et longuement mûrie, il alla trouver M. Alaux, professeur à l'école des lettres, qui habitait une de ses maisons et eut avec lui, une conversation que je vais raconter telle que M. Alaux me la répéta.

L'éminent universitaire, mon ami, collaborateur fidèle des « Annales africaines » auxquelles il donna les plus beaux poèmes qu'elles aient publiés, en avait été à la fois émerveillé et apitoyé par la confiance que venait de lui faire Gueirouard. Encore sous l'impression d'étonnement qu'elle lui avait laissée, il se demandait s'il devait s'attendrir ou se gausser de l'extravagante proposition que le riche entrepreneur lui avait soumise.

— Monsieur Alaux, lui avait dit le bâtisseur de maisons, je viens à vous en suppliant, ne me repoussez pas,

— Que puis-je faire pour vous être agréable ? répondit avec bienveillance l'auteur des « Tendresses humaines »,

Gueirouard resta un moment silencieux, poussa un soupir et poursuivit :

— Monsieur Alaux, j'ai trente-huit ans, je me porte bien, je suis riche et en train de le devenir plus encore ; j'ai donc bien mes raisons de nager en plein bonheur et cependant, je suis malheureux et plus que je ne saurais le dire.

- Qu'est-ce qui vous chagrine donc, cher Monsieur Gueirouard ?
- Ce qui me chagrine, c'est que je suis une bête et que j'en ai conscience
- Comment une bête ! vous êtes, au contraire, Monsieur Gueirouard, un des hommes les plus intelligents que Je connaisse,
- Une bête, reprit avec force l'entrepreneur, une buse, un oison, un bourriquot. Un petit enfant sortant de l'école, m'en remontrerait, car je n'y suis jamais allé, moi à l'école et je ne sais même pas comment j'ai pu acquérir le peu que je sais, c'est-à-dire tout juste de quoi lire les factures de mes fournisseurs.

Ici le pauvre homme poussa un second soupir encore plus gros que le premier.

M. Alaux sentant que ce chagrin était aussi sincère que profond et que des paroles banales ne l'atténueraient pas, garda le silence ; mais, il me confessa qu'il en avait été tout remué.

L'entrepreneur respira bruyamment, comme si sa vaste poitrine avait manqué d'air et poursuivit :

- Monsieur Alaux, ce que je n'ai pu apprendre étant enfant, je veux l'apprendre maintenant ; je y savoir l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, le latin...
- Le latin !... fit le professeur de philosophie estomaqué.
- Oui, le latin et le grec aussi.

Lorsque j'aurais appris tout cela et comme les railleurs ne croiront à ma science que si je peux leur montrer le diplôme qui l'attestera, je veux devenir bachelier.

Pour le coup, M. Alaux crut que son interlocuteur devenait fou.

- Bachelier ! mais malheureux, vous ne savez donc pas que l'obtention du baccalauréat exige de longue et patientes études ? Un enfant dont le cerveau est impressionnable et qui recueille très facilement tout ce qu'on lui donne à apprendre, met dix longues années pour parcourir, tout ce cycle d'études et bien souvent il échoue. Pourtant, il n'a qu'à songer à ses classes du matin au soir. Voulez-vous aller vous asseoir à côté des bambins sur les bancs du lycée et y rester dix longues années ?
- Non, je veux rester chez moi, répliqua fermement l'entrepreneur ; en sortir à toute heure du jour pour aller sur mes chantiers, n'interrompre aucune de mes entreprises et en prendre de nouvelles.

— Alors ?

— Alors, dit tranquillement Gueirouard, les études classiques que je ne ferai pas le jour, puisque le jour sera pris par mes travaux d'entrepreneur, je les ferai la nuit.

— Mais c'est une tâche surhumaine que vous entreprenez là ; vous ne vous doutez sûrement pas de sa lourdeur !

— Si, pour l'accomplir, répliqua avec une sombre énergie l'entrepreneur, il ne faut que la persévérance ; je la mènerai à bien. Je me connais et je sais ce dont je suis capable ; au surplus, mon succès sera le vôtre ; adjoignez-vous deux autres professeurs choisis par vous ; je me remets entre vos mains ; nous travaillerons pendant trois ans. Je suis certain que trois années de labeur sans défaillance, me mettront à même de comparaître devant un jury d'examen. Quant au prix de vos leçons et de celles de vos collègues, fixez-le vous-même ; je l'accepte d'avance. Indépendamment de ce prix, si je suis reçu au bout de trois ans, je verserai à chacun de vous, une somme de dix mille francs !

Le poète qui n'avait jamais vu un homme de cette trempe, demeura un instant silencieux. Il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion ; le langage qu'il venait d'entendre n'était pas d'un étourneau téméraire qui ne se rend pas compte de sa témérité. Trois ans de travail sans arrêt, il les donnerait sûrement. Le savant et très humain professeur devait-il décourager une foi pareille ? Cet étrange écolier méritait qu'on s'intéressât à lui, mais sans doute, il en aurait bien vite tout son saoul ; il serait le premier à demander qu'on s'arrêtât dans ce curieux essai dont lui seul supporterait la rudesse. Après tout s'il abandonnait à mi-côte sa terrible ascension vers les sommets, il lui en resterait néanmoins quelque chose, ne serait-ce que la révélation pour son esprit d'horizons nouveaux.

En somme, le temps consacré par Gueirouard à ses études serait toujours mieux employé que s'il allait tous les soirs comme tant de bourgeois cossus, faire sa partie de manille au Tantonville ou au Gruber ?

M. Alaux accepta donc la tâche qu'on lui proposait. Il s'adjoignit deux confrères vivement intéressés, comme il l'avait été lui-même, par ce cas sans précédent et tous les trois commencèrent à cultiver ce cerveau resté en jachère.

UNE ENTREPRISE INSENSÉE

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que c'était un cerveau peu ordinaire que celui de ce vieil étudiant, un cerveau qui s'imprégnait de savoir, avec l'avidité d'une pierre de chaux en contact avec l'eau.

Il faisait des progrès étonnants et s'affirmait de jour en jour ; mais au prix de quel labeur !...

Quand on admire à l'Opéra une étoile de la danse et qu'on la voit droite sur ses pointes, d'une légèreté de libellule, sait-on, au prix de quelles souffrances elle a acquis la grâce aérienne qui la fait ressembler à une ondine voltigeant sur l'eau bleue d'un lac et combien elle a dû torturer ses petits pieds pour leur donner cette grâce ailée !...

De même, qui dira les angoisses de cet écolier quadragénaire quand il se fut rendu compte, non seulement par le programme de ses études, mais par les premières leçons à apprendre, de l'encyclopédie dont il lui faudrait meubler son cerveau et combien lui apparut effrayante la tâche qu'il avait si témérairement Entreprise ! Songez qu'il ne savait même pas la signification exacte de nombreux mots qui dansaient ironiquement devant ses yeux.

Lorsque, éreinté de son labeur de 1a journée : fournisseurs à visiter, surveillance des chantiers sur lesquels il arrivait toujours le premier pour donner l'exemple, contremaîtres à diriger, clients à recevoir, calculs à établir, il s'asseyait, à l'heure où un autre serait allé se coucher, à sa table de travail, pour pénétrer chaque jour un peu plus avant dans les arcanes de ce monde mystérieux du savoir rempli pour lui d'embûches et de chausse-trappes, il avait alors l'impression de se trouver errant à l'aventure et complètement perdu dans une forêt sans issue.

Il m'avoua un jour que plus d'une fois il avait été envahi par l'idée de jeter à tous les diables livres et cahiers et qu'un soir, dans la nuit silencieuse, où sa petite lampe brillait dans le quartier endormi, il avait pris sa tête dans ses mains crispées et avait pleuré à grosses larmes comme un tout petit enfant.

Il faut dire aussi que s'il connut des heures terribles, des heures de désespoir sans fond, il en connut aussi de pur ravissement ; c'est quand le voile mystérieux se déchirait par endroits et qu'à travers la déchirure, une clarté jaillissait dont il restait ébloui. Il comprenait, grands dieux !... Il comprenait enfin ! A travers les brumes il entrevoyait la resplendissante Terre promise !...

Tant de courage devait avoir sa récompense. Trois ans après la conversation mémorable avec M. Alaux que j'ai relatée, l'ancien pétrisseur de mortier, le bâtisseur de maisons qui, lorsque ses trois maîtres l'avaient entrepris savait à peine lire et écrire, passait brillamment les examens du baccalauréat.

La porte des écoles supérieures devenues aujourd'hui Facultés lui était ouverte. Il la franchit allègrement et au prix d'un nouvel effort bien moins âpre que le premier, Gabriel Gueirouard devint licencié en droit.

Un jour la foule apprit avec une stupéfaction qui chez beaucoup était de l'incrédulité que l'ancien maçon qui jadis avait tant fait rire par le burlesque de son ignorance, songeait à se faire inscrire au barreau d'Alger comme avocat.

Gabriel Gueirouard était devenu un homme nouveau, la pierre précieuse était sortie de sa gangue, la chenille était devenue papillon. En effet, l'ancien maçon n'avait pas attendu l'obtention de ses diplômes universitaires pour en acquérir un autre, celui-là d'ordre professionnel. Décrocher celui d'architecte ne fut qu'un jeu pour lui ; désormais c'était sur ses propres plans qu'il construisait ses maisons. Elles avaient l'aspect cosu, étoffe qu'il arborait lui-même, témoin le bel immeuble de la rue Dumont-d'Urville, qui fait l'angle de la rue de Tanger et dont les magasins, sont aujourd'hui occupés par la firme Colin.

Fier, sans jactance de ce qu'il avait réalisé, l'avenir largement ouvert devant lui, il cheminait d'un pas assuré, prompt à la poignée de mains qu'il offrait aussi facilement qu'il l'acceptait. Chez ce coq de fière mine, le ramage répondait au plumage, car son langage s'affinait comme toute sa personne, et était devenu d'une correction parfaite, avec une pointe d'atticisme et même d'élégance due à la fréquentation quotidienne du plus fidèle de ses éducateurs, M. Alaux.

Le savant professeur, maître dans l'art de bien dire, avait pris en grande affection son peu ordinaire élève. Gratuitement désormais, il continuait ses leçons et, dans des conversations quotidiennes, s'appliquait à parachever son œuvre.

Gueirouard était doué, du reste, d'une sorte d'éloquence naturelle, faite de bonhomie et de finesse. On était frappé de sa rectitude de Jugement. Fortement nourrie de faits, d'idées, de lectures bien choisies, sa conversation plaisait, parce que, dans tout ce qu'il disait, il y avait un fond solide dont s'accommodait la raison.

MÉTAMORPHOSE

On le vit bien quand la fantaisie lui étant venue de participer à la mêlée politique, il ne s'inquiéta ni de l'investiture d'un çof ou d'un parti, ni d'un patronage quelconque et s'adressa directement à l'électeur. Ambitieux, d'une ambition après tout légitime, il avait, en effet, résolu de briguer un mandat électoral. Puisqu'il avait si bien dirigé ses propres affaires, pourquoi ne s'occuperait-il pas des affaires de la collectivité ?

Il ne débuta pas par un petit morceau ; ce ne fut pas un modeste mandat de conseiller municipal qu'il ambitionna, mais tout simplement un siège de député ; celui de M. Bourlier, député sortant. Il n'était pas le premier venu ce vieux routier parlementaire.

Ayant rendu de grands services à la haute administration et pouvant lui en rendre encore, il savait combien elle tenait à sa réélection. A cette époque comme aujourd'hui, elle était toute puissante en Algérie ; on ne pouvait rien contre elle et si on désirait se mêler à la vie publique, il fallait s'assurer son concours.

La position de M. Bourlier paraissait donc inébranlable ; M. Gueirouard essayant de le déloger de son siège à la Chambre, lui qui n'avait ni répondants, ni comités, ni journaux pour le soutenir, c'était un comble de témérité.

Or, le dénouement de ce combat qui paraissait aussi inégal que celui des deux héros de l'Écriture, David et Goliath, faillit être le même. Le député sortant qui avait affecté de traiter par le dédain un si chétif adversaire, apprit un jour avec étonnement vite devenu de l'inquiétude, que Gueirouard produisait dans tous les centres où il donnait des conférences, une excellente impression.

On commençait à beaucoup parler de lui, mais pas dans les journaux quotidiens ; chacun avait son candidat et, de même que M. Bourlier, estimaient de bonne tactique de paraître l'ignorer.

Moi je ne participais pas à ce silence concerté.

Dans ma modeste revue qui, peu répandue dans les classes populaires, était en revanche très lue par la classe aisée, je parlais de lui avec la plus grande sympathie. Mais il fallait absolument toucher la grande masse des électeurs. Alors sur mon conseil, Gueirouard fonda une petite feuille, le « Travailleur », que j'acceptai de rédiger car, pris par ses tournées, il n'aurait pu s'en occuper lui-même.

Dans ce brûlot qui parut une dizaine de fois seulement et fut envoyé partout, j'avais raconté la merveilleuse histoire de sa quarantième année. Elle avait fait sensation. Par sa parole tour à tour familière, ou véhémence, qui ne manquait jamais d'impressionner un auditoire d'abord indifférent ou railleur, Gueirouard ajoutait à l'effet d'étonnement sympathique produit par sa biographie.

Bref, au résultat final, M. Bourlier, à la stupeur de la haute administration et à sa profonde déconvenue, ne l'emporta que de cinq douzaines de voix. Si la campagne avait duré quelques jours de plus, il aurait été infailliblement battu.

Gueirouard vaincu quant au chiffre strict des suffrages obtenus était le vainqueur moral. On le vit bien lorsque, ayant brigué le siège de conseiller général de Dellys, il fut brillamment élu. Il fallait désormais compter avec ce gaillard au torse puissant, aux poings robustes et à la langue bien pendue.

Gueirouard mis en relief par cette brillante campagne électorale et son résultat inattendu, redevient entrepreneur.

Il construit plus de trente immeubles qui sont l'amorce du nouvel Alger. Il fait travailler une foule d'ouvriers de tous les corps de métiers et donne aux terrains de la ville une plus-value dont bénéficient ceux mêmes des quartiers dans lesquels ne s'exerce pas son action.

Il contribue ainsi à la prospérité de la cité et accroît considérablement sa propre fortune. Mais l'édification de maisons de rapport ne suffisait pas à son activité. Il se croyait mûr pour une nouvelle orientation de sa destinée. C'est alors que j'allai le voir avec M. Cournier, maire de Fort-de-l'Eau qui m'avait instamment demandé cette démarche. M. Gueirouard, préalablement avisé par moi, nous reçut bien ; ce que nous lui dîmes de ce village de jardiniers si peu connu et uniquement relié à la grand'ville par d'antiques pataches, le décida sur notre prière instante, à le visiter.

L'ŒUVRE DE GUEIROUARD A FORT-DE-L'EAU

Sur cette plage déserte de Fort-de-l'Eau si proche et si éloignée d'Alger, tout était à créer ; la tâche était d'autant plus difficile que le lanceur ne pouvait raisonnablement compter sur le concours des habitants du village. J'ai expliqué que ces jardiniers mahonnais, qui vivaient entre eux, devaient voir avec défiance de nouveaux venus s'installer dans leur voisinage.

Mais fort heureusement, M. Cournier était homme d'initiative et d'intelligence. Type accompli du bon maire et du médecin de campagne philanthrope, qui s'attache à son bled comme à ses malades et a autant de souci de la prospérité de l'un que de la santé des autres : il était très estimé de la population dont il avait conquis la confiance. Il l'amena donc à entrer dans ses vues.

Le docteur était travaillé depuis longtemps de l'idée de lancer Fort-de-l'Eau. Il avait compris le parti qu'il pouvait tirer d'une plage si heureusement située, en face de la capitale. Maintes fois il en avait parlé à ses conseillers municipaux. Il venait de leur insinuer qu'en provoquant la construction de nombreuses villas et la venue de riches citadins, M. Gueirouard, si on s'entendait avec lui, donnerait une plus-value certaine aux terrains qu'ils possédaient et que de simples lots de jardins, ces

terrains deviendraient des lots à bâtir, c'est-à-dire qu'ils décuplèrent de valeur. L'événement prouva qu'il n'avait pas trop mal raisonné.

Ayant éveillé leurs convoitises, M. Cournier fit voter par le conseil l'attribution à M. Gueirouard de tous les terrains de la plage, appartenant à la commune, en lui imposant l'obligation, acceptée par lui, de bâtir un hôtel, un casino, de créer un jardin public, et un boulevard dominant la mer.

L'opération, je l'ai déjà dit, était très belle et pour la commune qui ne courait aucun risque et pouvait envisager des bénéfices certains, et pour M. Gueirouard, qui devenait propriétaire de plus de 200 000 mètres de terrains à bâtir admirablement situés. Il y aurait aussi, du moins tout le monde l'espérait, la concession des jeux pour le casino. Gueirouard y voyait très justement une source de profits considérables. C'est cette considération qui le décida à conclure.

Il obtint en-effet, cette concession, à cause de l'éloignement d'Alger, alors qu'un music-hall de la grande ville ne devait en bénéficier que quelques années plus tard et pendant l'hiver seulement.

Au cours de la saison estivale, Fort-de-l'Eau jouirait donc d'un véritable monopole.

Si M. Gueirouard s'était borné à édifier, ainsi qu'il s'y était engagé, le grand hôtel et le casino et à allotir les terrains en laissant aux acquéreurs le soin de les meubler en villas, il aurait réalisé, sans aucun risque, une grosse fortune. En effet, ces lots auraient d'autant plus vite trouvé preneurs que, vu leur grand nombre, M. Gueirouard pouvait en céder une première tranche à un prix tout à fait alléchant pour les acquéreurs.

Ceux-ci auraient bâti à leur contenance suivant leurs propres plans et l'entrepreneur consacrant aux embellissements du casino et de l'hôtel, les sommes produites par la vente de ces lots, n'aurait eu besoin de personne pour réaliser la totalité de son œuvre. Mais cet homme, qui voyait grand, très grand, fit beaucoup plus qu'on ne lui demandait. Voulant que la station répondit absolument aux plans qu'il avait conçus, il la construisit de toutes pièces et fut à bout, de souffle avant son complet achèvement.

Fut-il poussé à cette grosse imprudence par la crainte que les acheteurs de ces terrains en fissent emplette par pure spéculation, pour les revendre sans y bâtir eux-mêmes ? Peut-être ; c'est sans doute pour cette raison qu'il prit le parti de bâtir les villas à ses frais et pas quelques-unes seulement, mais une soixantaine, d'un bloc, avec la conviction qu'il les vendrait rapidement à bénéfice.

Il eut une autre inspiration aussi fâcheuse que la première : celle de ne tenir compte pour leur architecture et leur aménagement, ni de la situation

géographique, ni des préférences possibles de ceux qui les habiteraient. Son idéal à lui n'était pas l'idéal de ceux qui, dans l'Algérie, aiment son caractère oriental.

Ayant fait un voyage récent sur les côtes normandes et bretonnes, il avait visité en touriste les stations balnéaires à la mode : Trouville, Paramé, Houlgate, les Sables, Arcachon dont les riches villas à allures de castel l'avaient jeté dans l'extase. Comme certains algériens qui, ayant trop vu l'Algérie n'en comprennent plus le charme, il ne se rendit pas compte que ce qui sied au littoral du nord-ouest de la France, souvent noyé de brume, ne convient pas à nos côtes africaines, où le clair soleil s'harmonise si bien avec le bleu du ciel et de la mer.

Ses villas furent une contrefaçon minuscule des demeures qu'on voit dans les romans de Walter Scott ou d'Alexandre Dumas. On aurait dit le décor d'un drame de la porte Saint-Martin. Ces maisonnettes donnent, vues de loin, l'impression de bibelots d'étagères ; la plupart sont grandes comme un mouchoir de poche et les unes sur les autres si bien que les habitants de ces demeures lilliputiennes perçoivent tout ce qui se dit chez le voisin. Quand eux-mêmes éternuent, ils entendent répondre à travers la cloison :

— Dieu vous bénisse.

Combien l'architecte aurait été mieux inspiré de s'en tenir au style arabe, c'est-à-dire de doter ses maisonnettes de loggia, de terrasses et de vérandas rendues si aisément charmantes quand on les drapait de verdure et qu'on les festonne de glycine, de bignonnes et de rosiers.

Néanmoins le coup d'œil de l'ensemble est gracieux et d'une certaine grandeur, car devant ces maisonnettes moyenâgeuses ou d'un modernisme prétentieux, Gueirouard avait dressé un superbe boulevard de 300 mètres de longueur dont la balustrade en ciment, domine la plage et qui est du même style que celui du boulevard de la République à Alger. En se promenant à la fraîcheur par les matinées claires ou les soirs d'été sur cette longue esplanade, on voit, en face, la grande ville enguirlandée de feux quand la nuit tombe.

Gueirouard en admirant son œuvre se sentait le cœur gonflé de fierté. Son ivresse ne dura pas. Les mauvaises heures allaient sonner pour lui.

LES MAUVAIS JOURS

Pour faire face aux dépenses de la création de toutes pièces de la cité nouvelle, -avec ses maisons, ses rues, ses places, qui avaient nécessité pour leurs assises de formidables terrassements, surtout celles du

boulevard et de la jetée, car ce diable d'homme fit aussi un embryon de port, il lui avait fallu répandre l'argent à flots

Il comptait que ces villas allaient s'enlever comme des petits pains sortant du four. Elles ne s'enlevèrent pas du tout. On aurait dit qu'une mystérieuse consigne d'abstention avait été donnée. Les Algérois aisés qui, très probablement auraient acheté des lots de terrain sur lesquels ils auraient élevé des villas à leur convenance et où la véranda qui permet la vie en plein air, aurait été la pièce principale, ne pouvaient, décidément, s'accommoder des constructions rococo, qui donnaient à la nouvelle station l'aspect du vieux Paris en carton-pâte, de l'exposition universelle de 1900.

Bientôt l'imprudent architecte qui avait compté sur des rentrées et qui ne les voyait pas venir, se trouva aux prises avec de terribles difficultés d'argent. Pour faire face à ces échéances d'autant plus lourdes que celle d'hier laissées en souffrance s'ajoutaient celles d'aujourd'hui, il épuisa toutes ses réserves. Le gouffre ne fut pas comblé : il y avait pourtant jeté tout ce qu'il avait gagné en construisant ses trente immeubles d'Alger. Désespérant d'obtenir, à Alger ce qu'il lui fallait pour achever son œuvre, il pensa qu'il serait plus heureux ailleurs. Il partit pour Paris afin d'y trouver les financiers qui l'aideraient à constituer son affaire en société.

Mais il avait trop attendu, tout le monde savait les embarras dans lesquels il s'enlisait peu à peu et les banquiers dont il sollicita le concours lui mirent le couteau sous la gorge.

Qui décrira le calvaire du malheureux homme pendant son séjour à Paris et ses efforts, pour en graver les degrés sans autres résultats que des chutes partielles, avant la chute définitive.

Enfin le dénouement arriva et la cohorte des huissiers se présenta ; les villas se vendirent pour le quart où le cinquième de leur valeur et Gueirouard se trouva un matin complètement ruiné, en face de son œuvre qui, sans avoir été officiellement inaugurée, commençait à avoir l'aspect d'une ruine, car depuis des mois et des mois elle n'était plus entretenue.

La rapide ascension du grand bâtisseur avait fait des jaloux. Sa débâcle provoqua des ricanements ; la médiocrité aboie toujours à qui la dépasse.

On le crut un homme à la mer. On se trompait ; ceux qui escomptaient sa disparition et rêvaient d'avoir pour rien ses dépouilles, ne se doutaient pas ce qu'il y avait en lui de surhumaine énergie. Non seulement il ne fut pas englouti par les flots au milieu desquels on le voyait se débattre, mais il vainquit les courants et finalement aborda au port.

On apprit un jour avec une surprise qui, chez quelques-uns, était de l'admiration que ce quasi-naufagé était devenu riche.

Comment avait-il pu se libérer de toutes ses obligations et recouvrer la propriété du parc, du casino et de ce qui restait de la station ?

Comment avait-il fait ?... Il avait repris sa profession d'architecte. Avec un groupe de notables algérois qui connaissaient sa valeur de technicien, et, qui avaient foi en lui, il s'était remis à construire des maisons. Eux fournissaient le terrain et les capitaux, lui ses connaissances professionnelles et son travail.

L'immeuble à peine construit était aussitôt vendu ; Gueirouard touchait sa part et on recommençait l'opération sur un autre point. C'est avec le bénéfice de cette opération dix fois renouvelée, que Gueirouard venait de réédifier sa fortune.

Il allait en jouir avec d'autant plus de bonheur et de légitime orgueil qu'il s'était vu plus près de l'irréremédiable misère. Mais au lieu de l'aisance dans la sécurité du foyer reconstruit, ce fut la mort qui arriva.

Cet homme, qui paraissait solide comme un chêne, avait été trop secoué ; les épreuves qu'il avait subies avaient ruiné son robuste tempérament. Il ne résista pas à la première maladie qui l'atteignit et tomba comme un athlète hors d'haleine.

Le Destin a de ces ironiques cruautés ; il est parfois possible, de les réparer dans une certaine mesure. Afin que soit sauvé de l'oubli le nom de ce grand laborieux qui fut aussi un professeur d'énergie sans pareil, les habitants de Fort-de-l'Eau, dont il a géré comme maire les intérêts avec zèle et intelligence, car j'oubliais de dire qu'il était devenu leur alcade, devraient demander à l'administration gouvernementale qu'on donne le nom de Gueirouarville à la petite ville maritime qu'il a édifiée et qui est complètement distincte du village bâti par les Mahonnais.

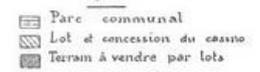
En-attendant, ils songent ainsi que je l'ai déjà dit à lui élever un modeste monument. Loué soit le notable de Fort-de-l'Eau, M. Charron, qui a pris, cette, initiative et puissent beaucoup de citoyens de la grande ville voisine dotée par lui de la belle station estivale qui la complète de s'unir à eux pour payer cette dette de reconnaissance.

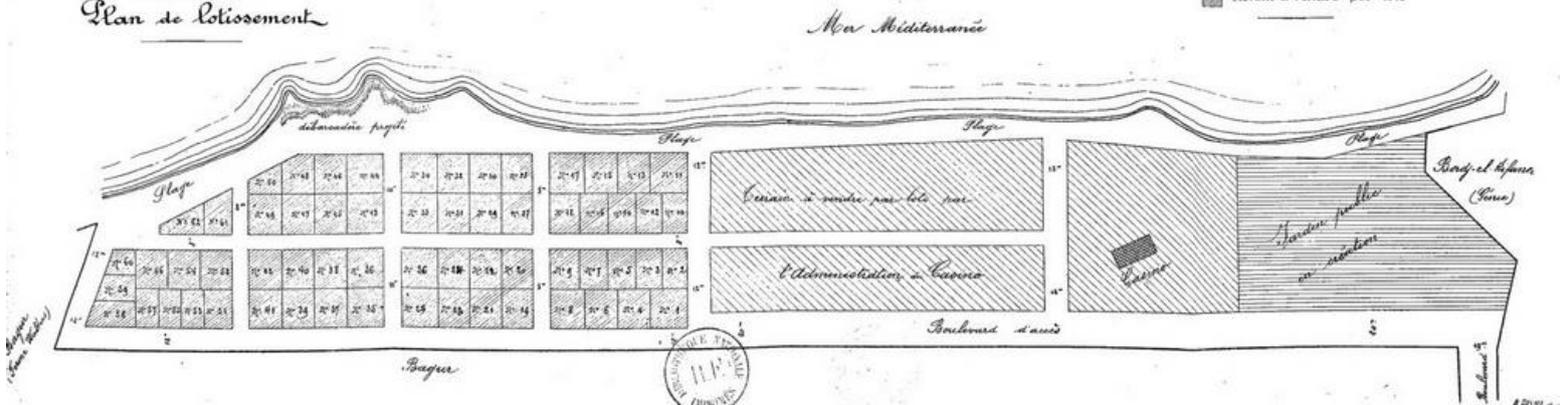
Ernest MALLEBAY

LA STATION BALNÉAIRE DE FORT-DE-L'EAU

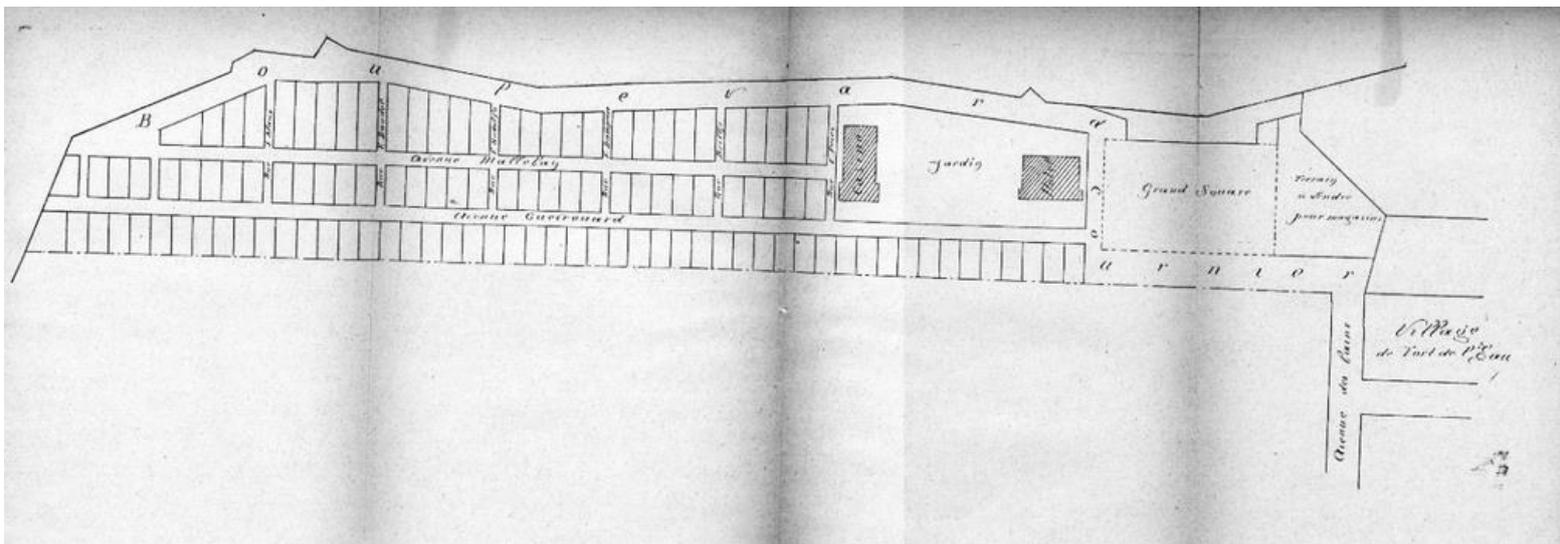
Commune de Fort de l'Eau.
Création d'une Station balnéaire.

Plan de lotissement

Légende

 Parc communal
 Lot et concession du casino
 Terrain à vendre par lots

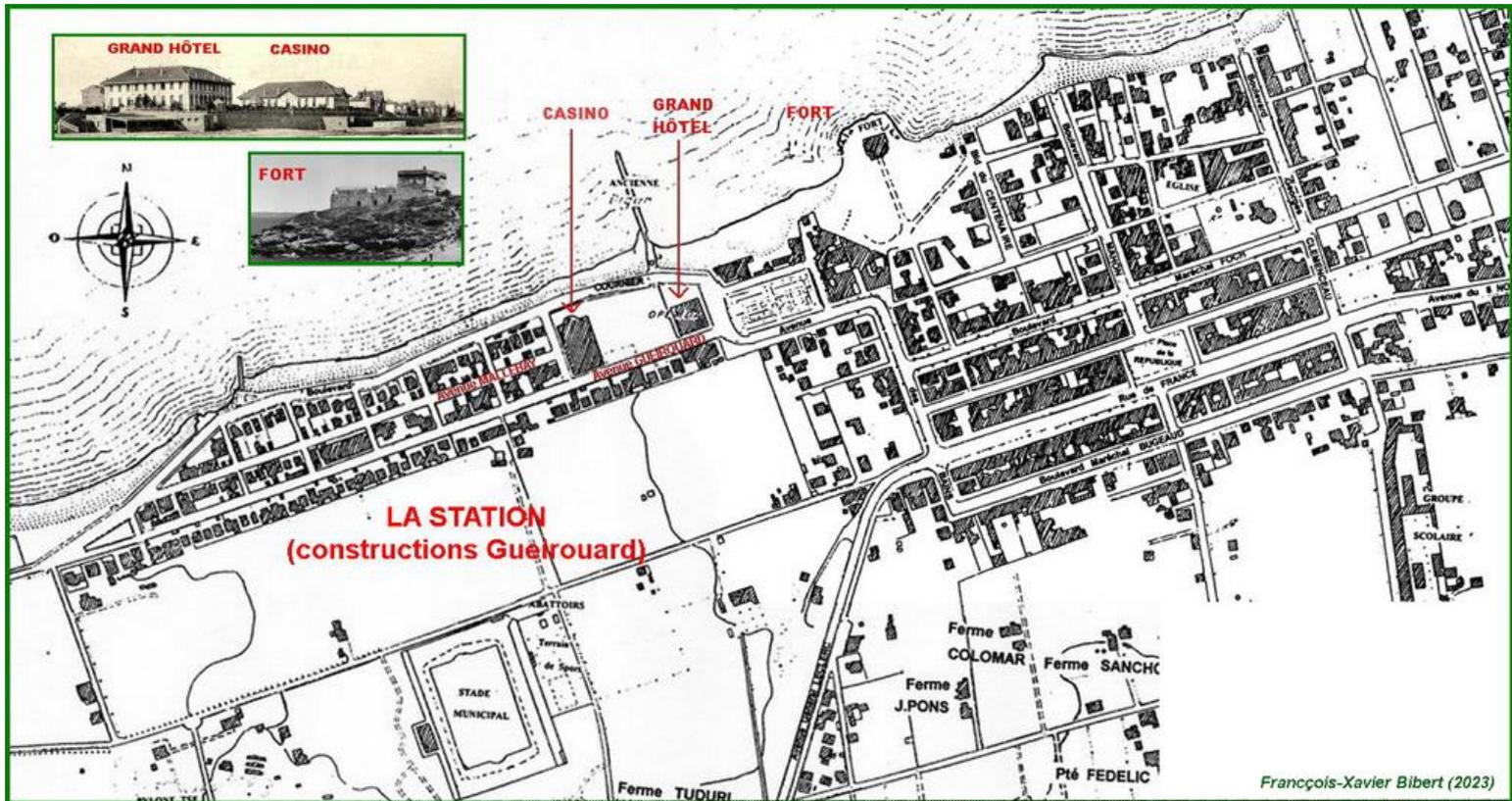


Le projet initial de la municipalité (1893)



La réalisation de Gabriel GUEIROUARD (à partir de 1895)

PLAN DE FORT-DE-L'EAU (vers 1940)



François-Xavier Bibert (2023)

A droite le bourg de Fort-de-l'Eau, développé autour du village historique des maraîchers mahonnais
 A gauche, « La Station » : le casino, le grand-hôtel et les villas, constructions de Gabriel Gueirouard
 Boulevard Cordier en front de mer, avenues Mallebay et Gueirouard

STATION BALNÉAIRE DE FORT-DE-L'EAU

VILLAS A BON MARCHÉ

A partir de deux mille deux cents francs payables 1/5 comptant et 4/5 en dix ans, intérêts à 5 %. On pourra amortir sa créance par billets de cent francs. Envoi franco, sur demande, de la brochure contenant toutes les explications, plans, etc. Les Villas dont les plans figurent sur la brochure peuvent être livrées quarante-cinq jours après la commande. Une grande quantité de Villas étant terminées pour le 15 Avril, serviront de types modèles aux acheteurs; toutes les rues ainsi que le boulevard sont terminés. Le prix qui est porté sur les brochures comprend : la maison et la verandah, le terrain, le puits, une pompe et les murs de clôture. Pour tous renseignements, s'adresser à M. **GUEIROUARD**, entrepreneur, rue Dumont-d'Urville, 12, Alger, ou à M. RASHOFFER, commandant en retraite à Fort-de-l'Eau. 1034

NOTICE PUBLICITAIRE POUR LES VILLAS « A BON MARCHÉ »

No 120
Station Balnéaire de Fort-de-l'Eau No 120

FORT-DE-L'EAU

Station Balnéaire Maritime d'Été

VILLAS A BON MARCHÉ

« Venez ici, nations, venez travailleurs fatigués, venez jeunes femmes épuisées, enfants punis des vices de vos pères — approchez pâle humanité — et dites-moi tout franchement, en présence de l'océan, ce qu'il faudrait pour vous relever. Ce principe d'agriculture, quel qu'il soit, il se trouve en elle.

J. Michelet.

ALGER

IMPRIMERIE DE LA « REVUE ALGÉRIENNE »
Rue de Constantine, 30

8
k

FORT-DE-L'EAU

Station Balnéaire Maritime d'Été

LES VILLAS A BON MARCHÉ

AUJOURD'HUI, la vogue est de plus en plus aux bains de mer et à la villégiature maritime ; la mode, d'accord en cela avec les prescriptions salutaires de l'hygiène, leur ayant donné la consécration suprême.

L'air marin, en effet, jouit de propriétés spéciales qu'il doit à l'absence de poussières, au sel qu'il charrie, à l'ozone qu'il porte avec lui.

Aussi, sans même prendre aucun bain, un séjour à la mer est reconstituant et agit sur l'organisme entier pour le réveiller, l'exciter et le placer dans des conditions spéciales de vitalité.

Cependant, alors que, dans tous les pays civilisés, on se jette dans les flots à propos de rien, l'usage des bains de mer n'est pas entré dans les habitudes de la population algérienne où les individus, débilités par le climat ou la fièvre paludéenne, sont pourtant si nombreux.

Ici, en effet, plus que partout ailleurs, l'usage bienfaisant des bains de mer aurait sa raison d'être, tous les médecins reconnaissant qu'il n'est pas de médication reconstituante plus énergique et possédant autant d'éléments propres à relever les forces.

A quoi cela tient-il ? Très certainement à ce qu'il n'existe sur aucun point du littoral, de localité organisée en station balnéaire, où l'on trouve, avec le confort et les agréments de la vie matérielle dans les grandes villes, tous les avantages hygiéniques d'un séjour à la campagne et le bain d'air marin dans toute sa pureté ; Le plaisir et la santé réunis.

Considérable est, dans nos trois provinces algériennes, le nombre des personnes anémiées par les fortes chaleurs ou la cachexie paludéenne auxquelles un traitement hydro-

thérapeutique, au bord de la mer, rendrait la santé et la vie, et qui n'y peuvent recourir, un voyage en France étant pour eux une trop lourde charge ; bien plus nombreux encore sont ceux qui, sans y être contraints par une raison de santé, prendraient volontiers quelques mois d'une villégiature agréable au bord de la mer et qui s'en privent, faute d'une station balnéaire en Algérie, pour raison d'économie ou parce qu'ils ne peuvent, pendant aussi longtemps, abandonner complètement leurs affaires.

Pour les uns comme pour les autres, la création d'une station balnéaire à proximité d'Alger serait un véritable bienfait.

Cette création s'impose.

Parmi tous les points du littoral algérien qui peuvent, avec juste raison, attirer les baigneurs, Fort-de-l'Eau se présente d'une façon spéciale par sa situation topographique, avec toutes les conditions requises.

Exposé au soleil et au vent de mer, tout en étant abrité en partie par le Cap-Matifou contre la trop grande violence de ceux du Nord-Est et par une chaîne de collines contre le siroco et ceux du Sud, abondamment pourvu d'une eau excellente, bâti sur un sol rocheux et toujours sec, percé de rues larges de vingt mètres, aux maisons blanches d'une propreté méticuleuse, Fort-de-l'Eau jouit d'une réputation méritée de salubrité exceptionnelle.

Sa plage, encadrée de rochers où foisonnent oursins et crevettes, est formée de ce sable fin et moëlleux comme un tapis que la mer pousse incessamment à la rive, tout imprégné d'odeur marine et chargé de sel. En pente doucement inclinée, elle permet au baigneur de prendre fort loin, et en toute sécurité, ses ébats dans une eau propre et limpide.

La brise de mer, qui souffle régulièrement de huit heures du matin à six heures du soir, purifie et rafraîchit l'atmosphère.

Aussi, la température qui dépasse rarement 28° est toujours inférieure de quatre à cinq degrés à celle d'Alger

et, pendant les journées les plus pénibles de l'été, la chaleur n'y est jamais intolérable et le corps toujours sec.

Ces particularités sont bien connues dans les environs et chaque année, au moment des fortes chaleurs, quand ils sont abattus par l'air dilaté et surchauffé des villes et de l'intérieur, des valétudinaires, de plus en plus nombreux, y viennent retremper leur constitution épuisée par la fièvre et y chercher à la fois l'appétit et les forces.

Fort-de-l'Eau est déjà visité spontanément par de nombreux baigneurs et réunit toutes les conditions naturelles propres à la création d'une station balnéaire.

Quand, aux environs de 1840, Alphonse Karr et le peintre Mozin s'éprirent d'admiration pour la plage de Trouville, ce n'était qu'un village de pêcheurs ignoré de tous ; en 1860 on y comptait déjà, pendant la saison, plus de 30,000 baigneurs.

Sans prédire à Fort-de-l'Eau une pareille fortune, Alger n'étant pas Paris, ce grand approvisionneur d'anémiques et de désœuvrés, toujours en quête de distractions nouvelles, nous pouvons affirmer avec certitude qu'un brillant avenir lui est réservé.

Par sa proximité d'Alger, par son climat tempéré et sa réputation bien établie de salubrité, il attirera de plus en plus tous ceux à qui leur aisance ou leur fortune permet un repos agréable, après les agitations de la vie des affaires.

Quand des hôtels élégants et des habitations confortables auront remplacé nos modestes et trop petites auberges, les familles qui ont déjà pris l'habitude d'amener, pendant les vacances, leurs enfants, débilités par l'air vicié de la ville, reprendre des forces en courant sans danger sur le sable et respirant l'air vivifiant de la mer, y reviendront de plus en plus nombreuses.

Parmi ceux qui vont à la mer, les uns cherchent une plage déserte, les autres, en plus grand nombre, veulent le plaisir et la santé réunis.

Ils quittent le monde du travail et recherchent, pour la

saison, celui où l'on s'amuse ; ils viennent demander, à une plage fréquentée, santé et distraction.

La plage de Fort-de-l'Eau deviendra très certainement, dans quelques années, aussi fréquentée que celles de France, et retiendra sur le sol de l'Algérie bon nombre de ceux de ses enfants qui, chaque année, le désertent pendant l'été, pour aller chercher au-delà des mers ce que dorénavant ils trouveront ici : les plaisirs et la santé.

Un pointage minutieux nous a démontré que vingt-cinq mille personnes environ quittaient toutes les années notre département ; les deux tiers fuient la chaleur, on peut évaluer sans témérité, que ces dix-huit mille personnes dépensent de neuf à dix millions. Il faut ajouter à ce chiffre cinq ou six millions d'achats faits en dehors du département, et nous constaterons que notre commerce perd toutes les années de quinze à seize millions.

Une grande partie de ceux qui fuient la chaleur, resterait si elle trouvait une station balnéaire lui permettant de passer des vacances agréablement.

Nous inspirant de l'intérêt du commerce algérien, et pour retenir sur nos plages nos compatriotes, nous avons fait, d'accord avec la municipalité de Fort-de-l'Eau, une Station Balnéaire avec Casino où seront prévues les distractions qui seront à la portée de tout le monde.

LES TERRAINS A VENDRE

Il y a là, pour la population d'Alger et des environs, une occasion unique de se procurer, à peu de frais, des habitations d'été dans une situation exceptionnellement agréable, où les commerçants et les gens d'administration, pâissant toute l'année sur leurs comptes et leurs grimoires, pourront envoyer leurs femmes et leurs enfants humer l'air salin et venir eux-mêmes, du samedi au lundi, retrouver les joies de la famille et se retremper dans le flot réparateur, sans négliger leurs affaires.

LES VILLAS A BON MARCHÉ

Dans l'époque difficile que traverse, en tous les pays civilisés, l'organisation sociale, un des meilleurs moyens d'apaisement et de moralisation qui se soient présentés à l'esprit des philanthropes, c'est la création des habitations à bon marché.

Donner au travailleur de toute catégorie la réalisation de son touchant et juste rêve : « une famille, un foyer », n'est-ce pas un but louable et méritoire ?

Avoir une maison de campagne à soi, bien plus, jouir, par anticipation, de la juste récompense du labeur quotidien !

Pour résoudre ce problème, d'une importance capitale au point de vue philanthropique et social, nous avons créé un grand nombre de types de villas que nous vendrons à prix de revient, payable un cinquième au comptant, le reste en dix ans avec 5 % d'intérêt, avec la facilité de pouvoir amortir sa dette par anticipation et par billet de cent francs.

Le cinquième est payable de la façon suivante : un dixième de la valeur de l'immeuble le jour de la commande, et l'autre dixième, le jour où l'on prend possession de la propriété.

L'acquéreur jouira, non seulement d'un *chez soi* au bord de la mer, mais fera encore un excellent placement, bien supérieur à une assurance sur la vie, grâce à la plus-value considérable que prendra, dans quelques années, sa propriété, quand tous les terrains voisins seront vendus et que la station balnéaire se sera développée.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX SUR FORT-DE-L'EAU

Un embranchement du chemin de fer sur routes de St-Eugène à Rovigo, allant de Maison-Carrée à Aïn-Taya et dont le tracé a été accepté par le Conseil Général, permettra bientôt, sans doute, d'aller à Fort-de-l'Eau en moins d'une heure.

En attendant, cette station balnéaire est reliée à Alger par un service d'omnibus-tramways directs, et correspondances avec les trains du P.-L.-M., de l'Est-Algérien, et du chemin de fer sur routes à Maison-Carrée.

Départs de Fort-de-l'Eau pour Maison-Carrée

Correspondance avec les trains ou les tramways de Maison-Carrée à Alger.

Matin	5 h. 1/2
—	9 h. 1/2
Soir	1 h.
—	5 h.
—	8 h. 1/2 (Dimanches et fêtes seulement),

De Maison-Carrée

Matin	7 h. 1/2		Soir	2 h. 1/2
—	11 h.		—	6 h. 1/2
10 h. du soir (dimanches et fêtes)				

Par chemin de fer jusqu'à Maison-Carrée et correspondance, la durée du trajet est d'environ une heure,

Quand l'établissement sera ouvert, un service de bateaux à vapeur, permettra de se rendre rapidement d'Alger à Fort-de-l'Eau par mer.

On trouve à Fort-de-l'Eau à peu près tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie matérielle.

Les épiceries, bien tenues, sont assez complètement fournies et vendent sensiblement aux mêmes prix qu'à Alger. Les bouchers de Maison-Carrée et de Rouïba viennent tous les matins offrir leur marchandise à la porte même des clients. Les boulangers en font autant. Les

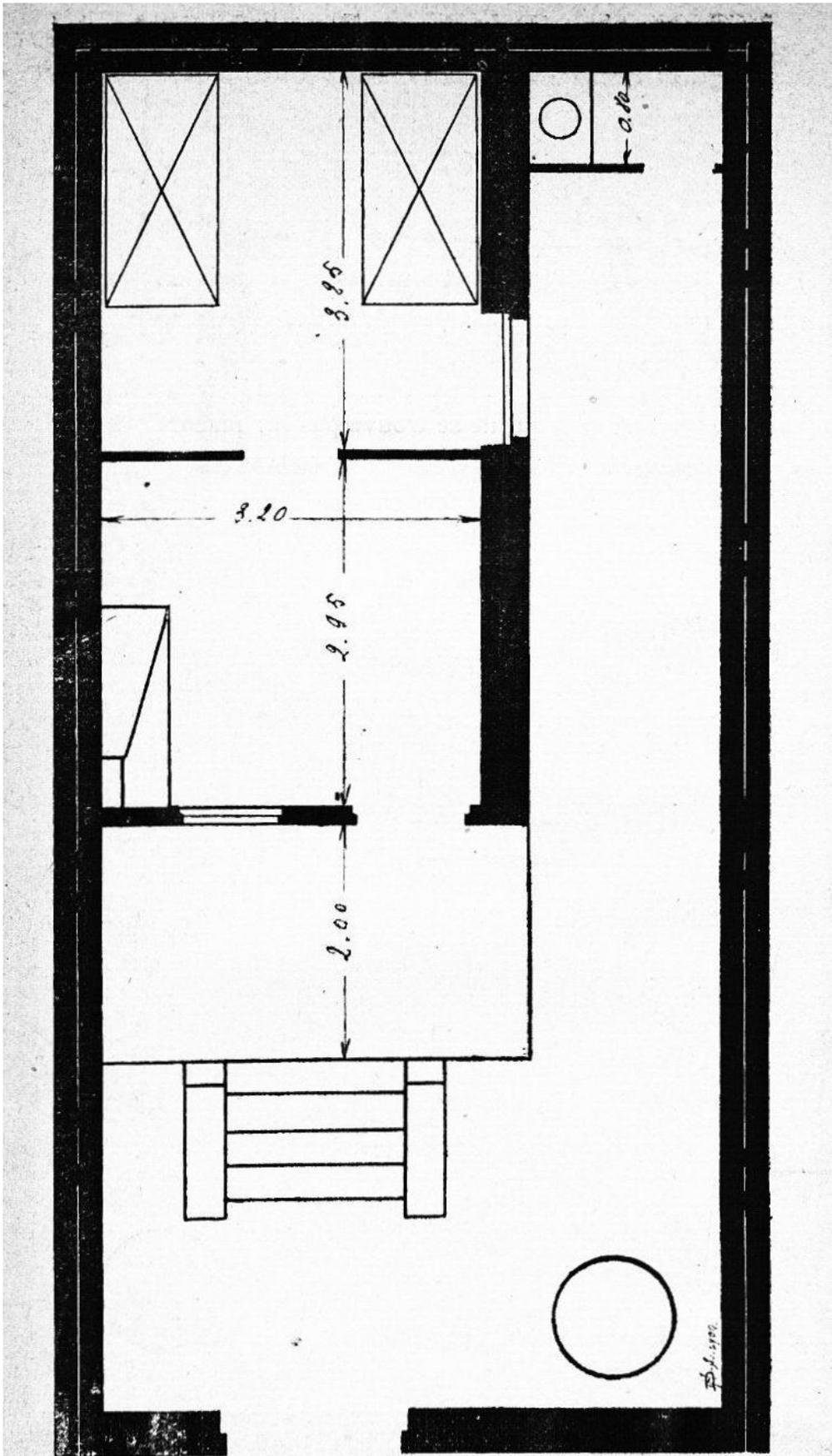


légumes se trouvent chez tous les jardiniers, ainsi que les fruits,

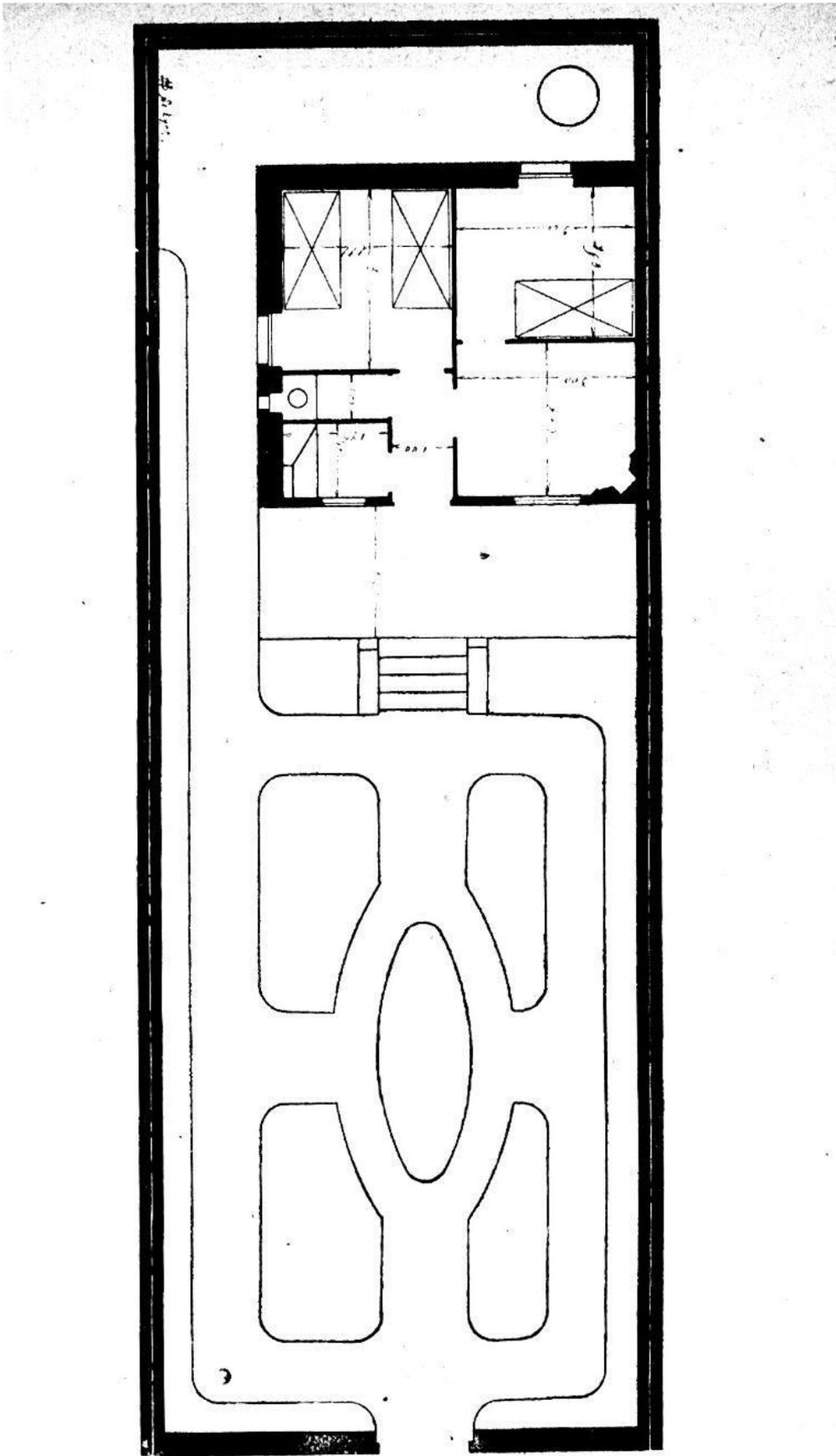
Les pêcheurs de Jean-Bart fournissent du poisson frais en abondance.

Enfin, grâce aux nombreuses voitures qui circulent entre Fort-de-l'Eau et Alger, on peut très rapidement faire venir de cette ville ou de Maison-Carrée tout ce dont on peut avoir besoin et qui ne se trouve pas sur place.

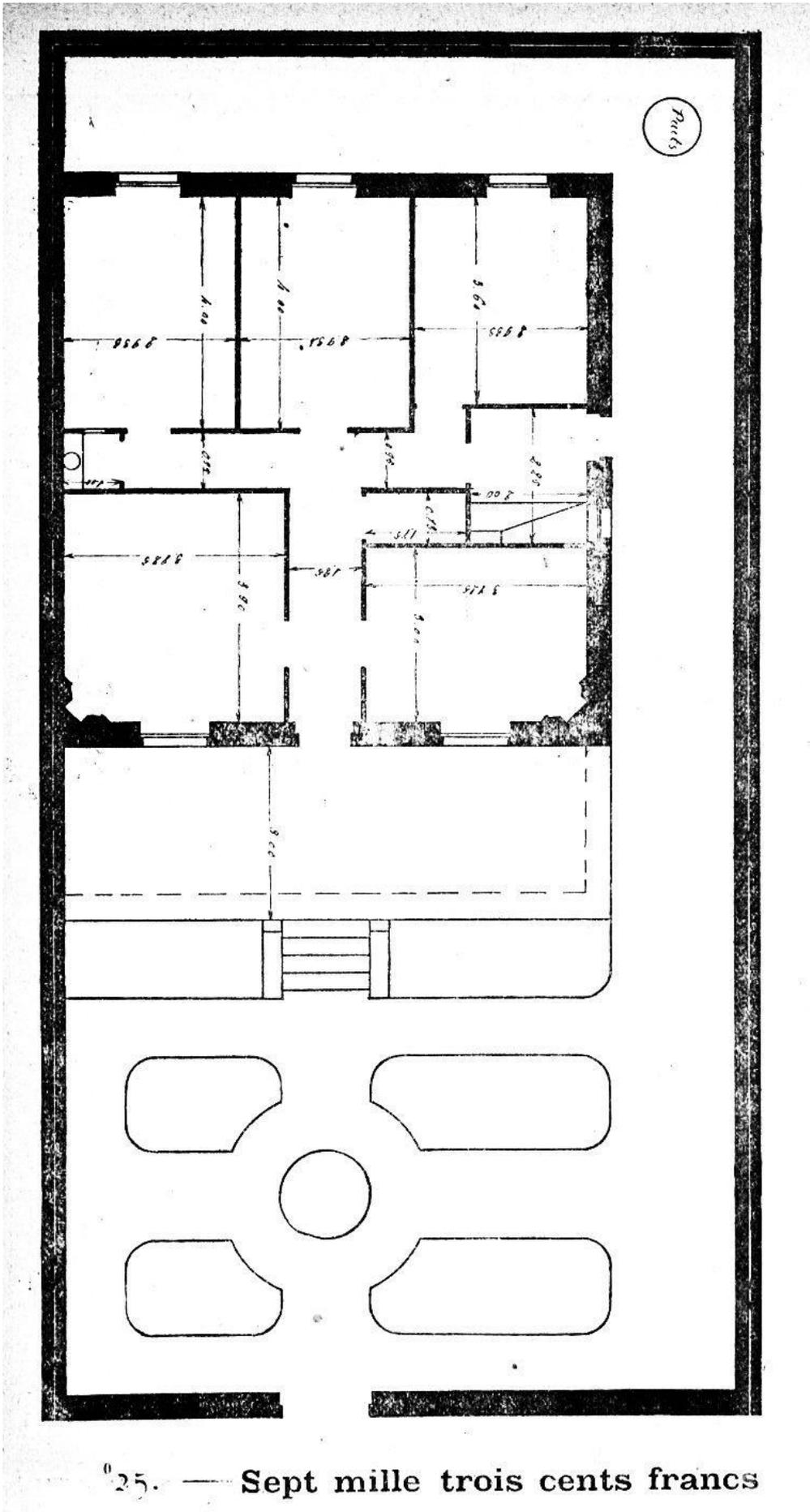




N° 1. - Deux mille deux cents francs



N° 6. — Quatre mille cent francs



25. — Sept mille trois cents francs

STATION BALNÉAIRE DE FORT-DE-L'EAU VILLAS A BON MARCHÉ

A partir de deux mille deux cents francs payable 1/3 comptant et 2/3 en dix ans, intérêts à 5 0/0. On pourra amortir sa créance par billets de cent francs.

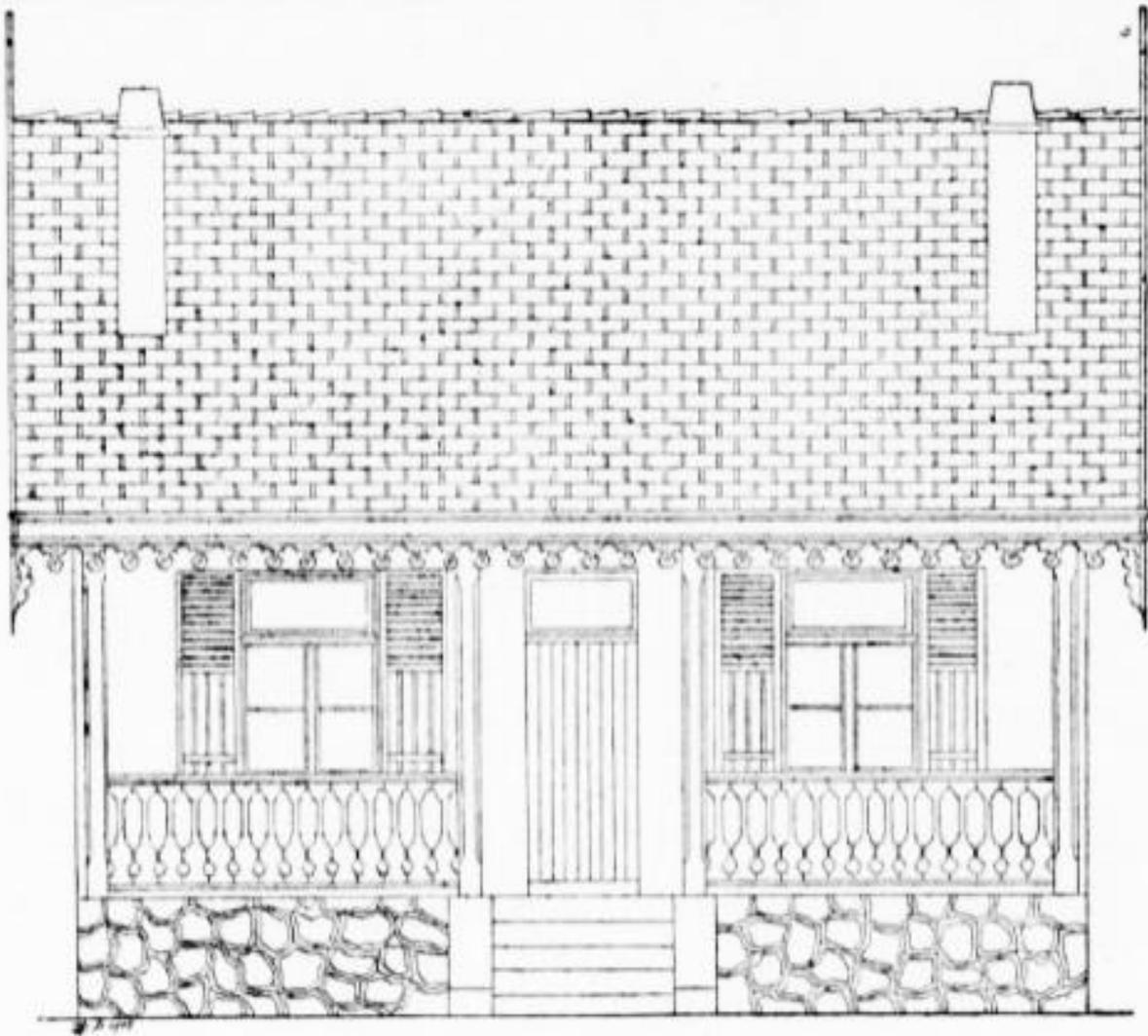
Envoi franco, sur demande, de la brochure contenant toutes les explications, plans, etc. etc.

Les villas dont les plans figurent sur la brochure peuvent être livrées quarante-cinq jours après la commande.

Une grande quantité de villas étant terminées pour le 15 avril, serviront de types modèles aux acheteurs : toutes les rues ainsi que le boulevard sont terminés.

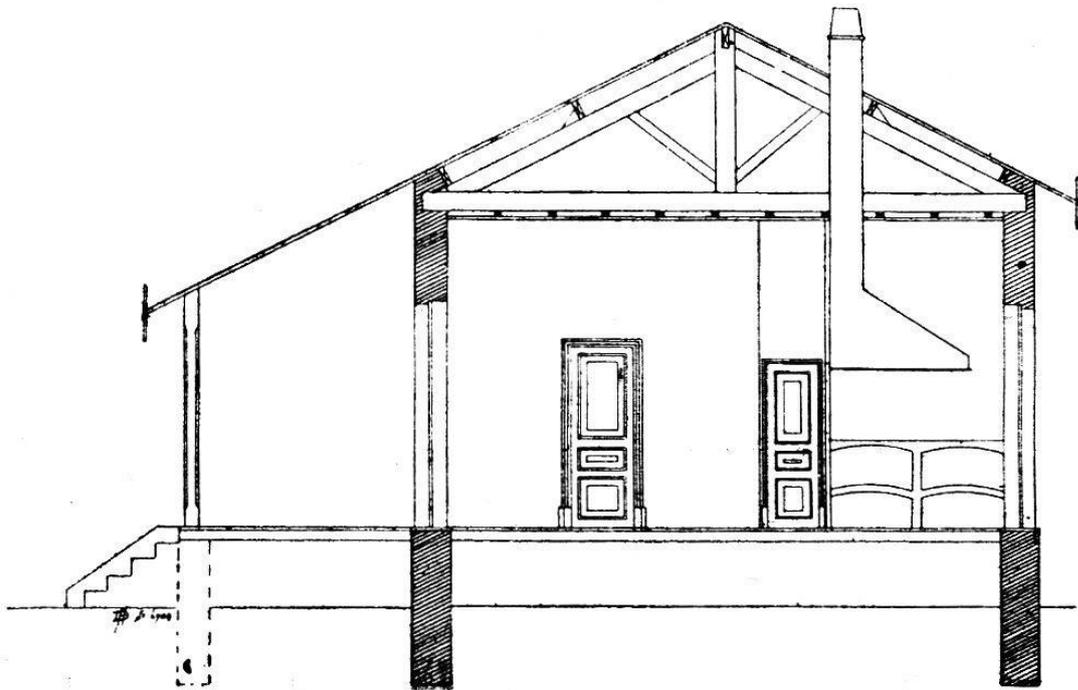
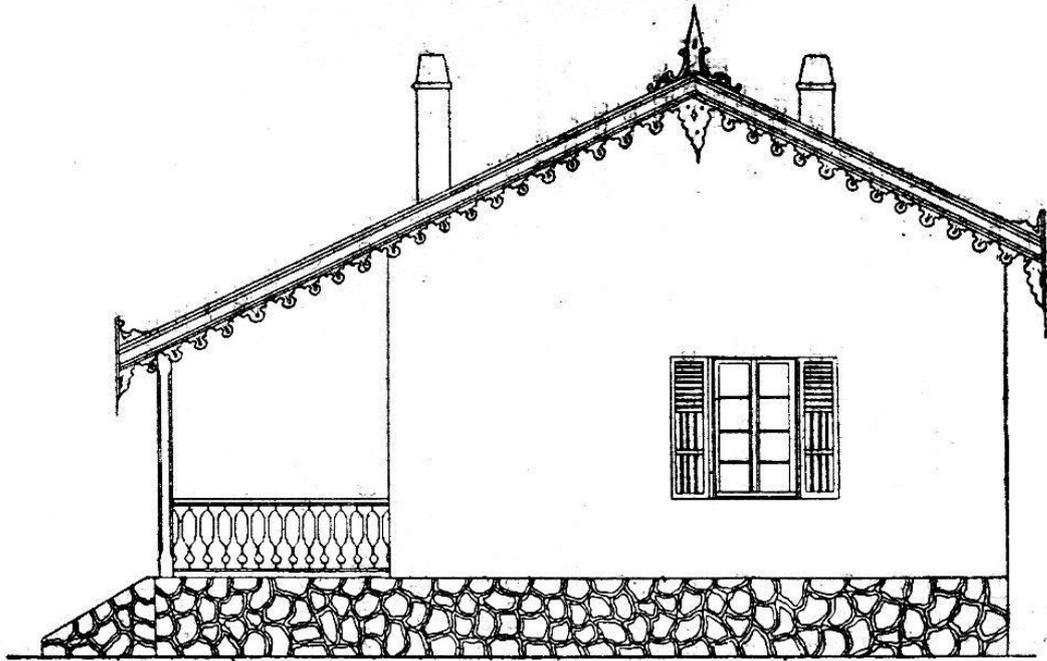
Le prix qui est porté sur les brochures comprend : la maison et la véranda, le terrain, le puits, une grange et les murs de clôture.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Guérouard, entrepreneur, rue Dumont-D'Urville, 12, à Alger, ou à M. Raschoffer, commandant en retraite à Fort-de-l'Eau.



STATION BALNÉAIRE DE FORT-DE-L'EAU
TYPE DE VILLAS A BON MARCHÉ

(FAÇADE PRINCIPALE)





Fort-de-l'Eau - 71, avenue Gueirouard - Septembre 1940



**M. et Mme. Omer et Sophie BORREYE (*), et leur fils Jean
M. Robert ROUSSET (*) et Mme Julienne BIBERT (*)**

(Photos Joseph Bibert)

(*) Tous trois sous-officiers mécaniciens au Groupe de Chasse GC III/6 à Alger Maison-Blanche



Fort-de-l'Eau - 71, avenue Gueirouard - Mars 1941



Julienne BIBERT

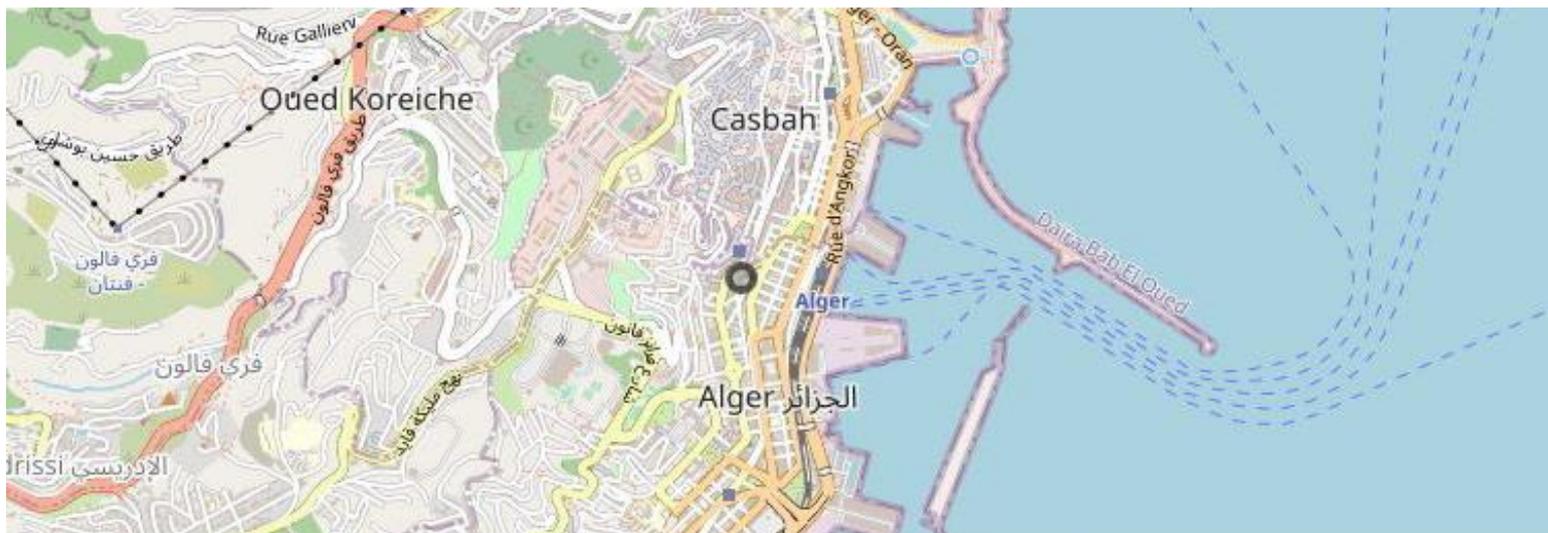
Informations complémentaires



La « Station » de Fort de l'Eau de Gabriel Guirouard (*immédiat après-guerre ?*)
Boulevard Cordier en front de mer, le casino et le grand-hôtel
Avenues Mallebay et Guirouard



« Fort de l'Eau », devenu Bordj El Kiffan d'après « Google maps en 2023 »
L'avenue « Guirouard » s'appelle désormais rue « Larbi Tebessi »



**12, rue Dumont d'Urville à Alger
maintenant : 12, rue Ali Boumendjel
l'ancienne « Maison GUEIROUARD » existe toujours**



J'ai pu dégrossir la généalogie GUEIROUARD et LERIN par la récupération des actes d'avant 1900 en Algérie et diverses coupures de presse. Mais mes recherches pour retrouver des descendants en vie d'Andrée Élise GUEIROUARD et de Gustave Alphonse LERIN, (*peut-être des MEYZEN ?*), n'ont pas encore abouti... Une bouteille à la mer !

